

## Tendance et valeur de la civilisation actuelle

R. Fontbonne

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Fontbonne R. Tendance et valeur de la civilisation actuelle. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité, n°24, décembre 1965. pp. 580-594;

doi : <https://doi.org/10.3406/bude.1965.4234>

[https://www.persee.fr/doc/bude\\_1247-6862\\_1965\\_num\\_24\\_4\\_4234](https://www.persee.fr/doc/bude_1247-6862_1965_num_24_4_4234)

---

Fichier pdf généré le 11/05/2018

## **Tendances et valeur de la civilisation actuelle \***

Il n'est pas possible de traiter avec quelques détails un aussi vaste sujet sans déborder les limites raisonnables d'un article de revue. Aussi ne sera-t-il question que des lignes principales. En conséquence, le lecteur est prié de vouloir bien excuser la brièveté des raisonnements, dont la plupart sont simplement esquissés, et l'absence de certaines transitions, qui eussent favorisé l'équilibre de l'exposé et assuré une meilleure insertion de plusieurs passages.

Qu'on me permette encore, avant d'aborder le vif du sujet, de me défendre contre deux reproches prévisibles : pessimisme et refus du progrès.

Pessimiste, je ne le suis pas le moins du monde, Dieu merci ! Je craindrais plutôt d'être trop confiant, trop plein d'espérance. Mais cela n'empêche pas d'être clairvoyant. Cela nous dicte même le devoir de discerner et de combattre tout ce qui risque d'affaiblir ou de tromper l'espérance que nous portons. Ce que je me suis efforcé de faire. Voilà pour le premier point.

En ce qui concerne le second, il est vrai que je ne parlerai pas du progrès scientifique et technique. Pourquoi ? Mais parce que tout le monde le connaît et s'y intéresse et que beaucoup d'autres en parlent avec toute la compétence voulue. Il m'a donc paru superflu de traiter cet aspect, pourtant fort en vue, de notre civilisation. Mais mon mutisme n'implique ni refus, ni dédain, encore que mon approbation soit circonspecte devant ce qui est discutable et se refuse nettement à ce qui est mauvais. L'étude de l'Histoire montre que, dans les civilisations qui s'abandonnent au culte exclusif du progrès matériel, les techniques étouffent l'esprit, le corps dévore l'âme. Si l'on parle beaucoup, et souvent très bien, de ce corps, de ces techniques, on s'occupe beaucoup moins de la flamme spirituelle, qui vacille, et qui, seule pourtant, peut tout animer. C'est pourquoi je veux surtout parler d'elle. La sauver, c'est sauver du même coup tout le progrès matériel qu'elle a fait naître.

On voudra bien excuser le ton personnel de ce préliminaire : il

\* Conférence prononcée le 28 novembre 1964 sous les auspices de la section toulonnaise de l'Association Guillaume Budé.

a paru nécessaire pour que toute la suite ne fut pas affectée de quelque doute à ce double point de vue.

Nous pouvons donc en venir à notre propos.

Afin de délimiter exactement le sujet à traiter, il faut d'abord nous demander ce qu'est une civilisation.

Les dictionnaires nous préviennent qu'il s'agit d'un mot très difficile à définir. On se contente, le plus souvent, d'énumérer les formes extérieures qui caractérisent telle ou telle civilisation et la différencient de telle ou telle autre. Ce qui tend à prouver qu'il est plus aisé de présenter une civilisation déterminée que la civilisation en général. On peut dire qu'il s'agit là d'une définition accidentelle et non d'une définition essentielle. Elle nous montre l'écorce, l'enveloppe, ce qu'on peut appeler le « comment » de chaque civilisation ; elle ne nous en livre pas le « pourquoi », ce qui en constitue « la substantifique moelle ».

Deux auteurs contemporains, parmi beaucoup d'autres, ont proposé une définition meilleure parce que visant l'essentiel. Gaston Berger dit que :

Ce que recouvre le mot de civilisation, c'est la science, la technique et, en un certain sens, la morale.... C'est à dessein, [ajoute-t-il un peu plus loin] que je passe sous silence les valeurs philosophiques et religieuses... seules susceptibles de nous apporter la plénitude.

Avec ce complément, introduit par un biais, la définition peut apparaître comme satisfaisante, encore que mal ordonnée, parce qu'elle fait intervenir les points essentiels du « pourquoi », Religion et Philosophie, après ceux du « comment », Morale, Science et Technique.

Marcel Clément, envisageant plus spécialement notre civilisation occidentale, confluent de la philosophie grecque, du droit romain et de la religion chrétienne, la définit comme :

L'état social qui conduit l'homme vers sa fin, dans ce qu'elle a de spécifique, à savoir : la vérité totale dans l'intelligence, le bien total dans la volonté.

Ici, le « comment » reste sous-entendu, mais nous avons une bonne définition du « pourquoi », extensible, d'ailleurs, à toutes les civilisations.

Sans doute est-il fort ambitieux de ne pas se montrer satisfait par ces définitions et par un si grand nombre d'autres qui ont été proposées et de vouloir en tenter une nouvelle ? Nous allons cependant essayer de le faire en disant qu'*une civilisation est une conception cohérente de la vie, issue de principes permettant de résoudre les problèmes essentiels qui se posent à l'homme, c'est-à-dire celui de ses origines, celui de sa fin spécifique et, par corollaire, celui du sens de sa vie.* La multitude des autres problèmes, com-

parés à ceux-là, sont mineurs et peuvent se déduire comme des conséquences.

Il est facile de découvrir des traces historiques qui corroborent une telle définition. Pour cela, il faut cependant tenir compte de ce que, en passant du domaine abstrait au domaine concret, il se produit un certain décalage. L'inertie humaine se fait sentir, de même que l'inertie matérielle, sous la forme de considérations pratiques, absentes du raisonnement initial. Les réalisations n'ont plus toute la rigueur que ce raisonnement impliquait. Rien n'émousse les théories, même les mieux fondées, et n'infléchit les déductions, même les plus logiques, comme le contact du réel.

Nous pouvons saisir ici la différence entre le rationnel et le raisonnable, appliqués à notre sujet. Le premier voudrait que la logique façonnât les faits. Le second, sachant que c'est impossible, s'efforce de les corriger afin de ne pas laisser les hommes s'engager sur le chemin des catastrophes.

De ce décalage entre la théorie et la pratique, il résulte que, tout en se réclamant de principes immuables, la vie des sociétés relevant d'une civilisation donnée, offre de perpétuels changements. Les structures : juridiques, politiques, économiques liées aux principes d'une part et, d'autre part, tenues de s'adapter aux nécessités sociales, sont en constante évolution. Tant que la référence aux principes de base se maintient fortement dans l'ensemble du corps social, cette évolution, si elle est prudemment conduite, demeure possible et ne pose pas de problèmes insolubles. Au contraire, lorsque le recours aux principes de base cesse d'être un réflexe normal, lorsque ces principes s'estompent dans les esprits ou en disparaissent, les réalisations les contredisent et la civilisation ne peut éviter une crise.

La concordance entre l'affaiblissement ou la disparition des principes de base et la manifestation des crises a été fortement mise en lumière par Jacques Ploncard d'Assac. Il le rappelle une fois encore quand il écrit dans la revue *Découvertes* de novembre 1964 :

Ce qui fait l'immense intérêt du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est qu'il fut le temps où s'en vinrent mourir les grandes certitudes au cœur des masses.

C'est faute de ces certitudes, qui lui fournissaient une référence commune, que notre civilisation tend à devenir une Babel.

En suivant, de la façon que nous venons de voir, le développement des civilisations, nous pouvons donc déceler et signaler la cause qui entraîne leur déclin et, s'il n'y est porté remède, leur disparition. Cette cause n'est autre qu'une dissociation, progressivement croissante, des réalisations par rapport aux principes.

Une civilisation est semblable à une voûte, reposant sur les principes d'une part et sur les réalisations de l'autre. Si rien n'est fait pour s'y opposer, l'écartement croissant des appuis amène fatalement l'écroulement de la voûte. Comme toutes les choses de ce monde, les civilisations se maintiennent en vertu des principes qui les ont engendrées. L'infidélité à ces principes les achemine vers leur fin et ne leur permet de se survivre que peu de temps.

La définition que nous venons d'esquisser paraît donc préférable à celles qui ne retiennent, pour la désigner, que la durée historique, l'aire géographique ou l'un des aspects saillants d'une civilisation.

Raisonnant comme nous venons de le faire, nous rejoignons les idées émises, il y a plus de vingt ans, par le grand humaniste Nicolas Herescu <sup>1</sup>. Prenant appui sur l'humanisme latin, l'une des meilleures expressions de notre civilisation, Nicolas Herescu arrivait, lui aussi, à cette « conception d'un mode de vie » qui résume mieux que tout la civilisation qui l'engendre. Les malheurs sans nombre que dût subir cet homme éminent après l'invasion de son pays, la Roumanie, en 1944, ont été pour lui l'occasion d'éprouver que l'unité du monde latin subsistait encore fortement quinze siècles après la disparition de la puissance romaine, qui l'avait forgée. Parti de la Dacie, à l'extrême frange orientale du monde latin, il trouvait asile et compréhension aux bords occidentaux de l'Europe, dans ce Portugal, qui peut être si accueillant aux autres parce qu'il est demeuré si fortement lui-même.

Ne nous laissons pas davantage entraîner sur les pas d'un grand latin et revenons à la civilisation actuelle pour l'enserrer dans notre définition.

A quels principes allons-nous la rattacher ?

M. le Chanoine Aubert, professeur à l'Institut Catholique de Paris, dans la relation qu'il a faite d'un récent voyage en Grèce, a très bien établi qu'un voyage de ce genre était, pour nous, un retour au pays des pères ; car la philosophie grecque, tout le monde en est d'accord, est l'une des sources capitales de notre manière de penser. Dans ses commentaires, M. le Chanoine Aubert mettait en évidence deux caractères spécifiques de notre civilisation : le premier, c'est qu'elle est ouverte à tous les hommes ; et le second, conséquence du précédent, que ses richesses sont offertes à tous.

En vertu de son premier caractère elle est, sinon universelle, du moins présente partout. C'est pourquoi M. Salazar pouvait

1. M. le P<sup>r</sup> GRANAROLO a fait, sur N. HERESCU, une brillante communication à laquelle ce passage doit beaucoup.

dire récemment que « le progrès des peuples se mesure encore partout aujourd'hui à leur degré d'occidentalisation ». Comment expliquer cette extension et cette réussite ? Tant d'autres civilisations, en effet, celles de l'Inde et de la Chine, par exemple, sont anciennes et furent brillantes. Pourquoi se sont-elles figées au point de ne pouvoir progresser qu'en se mettant à notre école ? Pourquoi la civilisation de l'Égypte antique ou celle des Incas n'ont-elles pas débordé pratiquement les limites du pays où elles étaient nées ?

Pour trouver l'explication de notre extraordinaire et unique réussite, je proposerai volontiers le chemin que voici.

La valeur de la philosophie grecque et du droit romain sont incontestables. Leur rencontre avec le Christianisme les a soudés et notablement renforcés. On attribue le plus souvent ce renforcement aux solutions chrétiennes des problèmes humains et à la règle notamment de l'amour du prochain, ignorée des anciens et devenue l'une des bases de notre vie. C'est vrai. Il y a cependant un autre apport chrétien, rarement mis en lumière et qui m'apparaît capital : c'est la distinction nette du spirituel et du temporel, si bien illustrée par le Christ dans sa réponse aux Pharisiens : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Les économistes paraissent l'ignorer, bien que ce soit la base de notre succès.

Quand elle eût surmonté les longues difficultés de ses premiers siècles : Barbares, puis Arabes, puis Turcs, la civilisation chrétienne partit à la conquête du monde et connut, en moins de cinq siècles, une extension et une prospérité incomparables. C'est que le temporel, tout imprégné qu'il fût du spirituel et subordonné à lui, pouvait obéir à ses nécessités propres, préservé qu'il était en même temps, par ses principes, d'excès trop généralisés.

Pareil succès ne peut advenir à une civilisation qui ne fait pas le départ entre le spirituel et le temporel. Dans ce cas, en effet, tout prend une valeur égale ; la partie purement matérielle se réclame, elle aussi, de son origine divine et l'on ne saurait y toucher sans commettre un sacrilège.

Le cas de la civilisation coranique est tout à fait exemplaire. Civilisation coranique et non arabe, c'est le nom qui lui convient. Car si les Arabes sont à l'origine de son expansion, ils forment une part médiocre des peuples qu'elle régit : les Albanais, les Persans, les Mahométans noirs ne sont pas des Arabes. Tous étaient, néanmoins, au début de ce siècle, dans un lamentable état de stagnation, tant sociale que technique. Quelques uns d'entre eux ont progressé depuis et c'est à peu près dans la mesure où ils ont arraché la partie profane de leur vie à l'emprise étouffante, non de la religion, mais des prescriptions formalistes du Coran.

On peut objecter que les manuels d'Histoire sont pleins d'éloges pour l'art et la science arabes des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Le tableau est exact ; mais des éloges sont superflus. Les Arabes et les peuples qu'ils avaient soumis, stérilisés par la loi coranique, furent les élèves des Chinois, Persans, Grecs, Égyptiens, etc., et les colporteurs, parfois brillants, toujours utiles, de ce qu'ils avaient appris. Mais, de même qu'ils n'ont rien inventé, ils n'ont pu conserver ce savoir d'emprunt et sont retombés, en peu de siècles, bien au-dessous du niveau qu'ils avaient, un moment, connu. Mieux vaut, pour eux, qu'il en soit ainsi. Que devrait-on penser d'un peuple qui aurait été le professeur du monde pour se montrer ensuite incapable de mettre en pratique ses propres leçons ?

Pour faire le pendant de cette civilisation totalement religieuse, il est difficile d'en trouver une purement matérialiste. L'homme est un être de Foi. Quand on le prive de sa croyance, il s'en constitue bien vite une autre. Il est capable de déifier à peu près n'importe quoi. Dans l'hypothèse d'une civilisation purement matérialiste, les structures devraient être d'une logique rigoureuse. Mais s'émoissant, nous l'avons noté, au contact du réel et n'ayant aucun support hors des volontés humaines, elles vont évoluer selon les intérêts des dirigeants. Elles sont un cadre, elles peuvent être une entrave, elles n'ont aucune chance d'être génératrices d'élan. Le générateur d'élan doit être pris dans l'immatériel : foi en la société future, amour de l'humanité, patriotisme, surtout, qui sont des fragments de civilisation spiritualiste.

Voilà, très sommairement, ce que l'on peut dire de notre civilisation, vue en elle-même et comparée à d'autres, dont les principes sont différents. C'est de cette civilisation, dont nous venons de prendre un aperçu, qu'il faut maintenant déceler les tendances pour en apprécier la valeur.

Afin de ne pas nous égarer dans la prolifération de ces tendances, efforçons-nous de les réduire à l'essentiel.

« Apprenez à bien penser : c'est le principe de toute prospérité. » Personne n'eût pu supposer, il y a quelques années, qu'un de nos principaux technocrates pourrait reconnaître l'exactitude de ce principe. C'est pourtant ce que vient de faire M. Alfred Sauvy en écrivant, dans *Le Monde* du 12 mars 1964 :

Après bien des erreurs et des tâtonnements, les économistes (...) en viennent peu à peu à considérer que le nerf du développement n'est pas l'argent, comme on l'a cru longtemps (...) mais la culture, l'aptitude des hommes à savoir tirer parti de leurs richesses naturelles.

Nous ne pouvons, faute de temps, rechercher pour quelles raisons nous avons « bien pensé » et, par là, mérité notre pros-

périté. Mais la tardive découverte des économistes, dont nous fait part M. Sauvy, nous montre qu'il faut faire le partage entre deux tendances maîtresses : celle qui nous porte, suivant la belle distinction que fait Gustave Thibon, vers la philosophie de l'Être et celle qui nous entraîne vers la philosophie de l'Avoir.

La première de ces tendances, foncièrement spiritualiste, inclut l'imaginaire dont a si bien parlé le Professeur Onimus, mais aussi Foi et l'Espérance, génératrices conjuguées de l'action, et la Charité, cette vertu maîtresse de l'homme. Parce qu'elle vise essentiellement le perfectionnement de l'être et qu'elle ne s'occupe que secondairement des richesses matérielles, cette conception de la vie permet à l'homme de dominer la matière et de la plier à ses besoins et à ses désirs.

Dans la conception de la vie qui vise en premier lieu l'acquisition des biens matériels et lui subordonne tout le reste, même la culture au sens où l'entend M. Sauvy, l'homme devient l'esclave des biens dont il doit tirer parti. Son perfectionnement, fait en vue de ce « parti à tirer », ne peut que s'en trouver faussé.

La philosophie de l'Être, qui est, en définitive, celle de l'humanisme, se donne l'homme comme but et la matière comme moyen. Dans la philosophie de l'Avoir, la matière est devenue le but, dont l'homme n'est plus que le moyen. Dans le premier cas, l'Être possède l'Avoir ; dans le second, c'est l'Avoir qui possède l'Être.

Ces spéculations, quand on se contente de les énoncer, paraissent assez étrangères aux événements de la vie courante. Or, il n'en est rien. Et il est facile de montrer pourquoi.

La philosophie de l'Être est, de soi, un facteur de paix ; la philosophie de l'Avoir, un facteur de discorde. Dans notre monde assoiffé de paix, cela n'est pas sans importance. La recherche des biens immatériels pour eux-mêmes ne peut entraîner aucune compétition entre les hommes. De leur nature, ces biens sont illimités, sinon infinis. On peut les partager à volonté sans les réduire en aucune mesure. Quelle que soit son envie d'en acquérir chacun peut la satisfaire sans en priver les autres. Et chacun peut en user aussi largement qu'il l'entend sans risquer de s'appauvrir. Si vous savez l'algèbre, par exemple, vous pouvez l'enseigner à dix, vingt mille personnes sans avoir rien perdu de votre savoir ; et vous pouvez résoudre des équations à l'infini en conservant toute la richesse de votre science. C'est pourquoi celui qui se règle sur la philosophie de l'Être se trouve naturellement altruiste.

Les biens matériels, au contraire, sont, de leur nature, limités et consommables. Si vous possédez une tonne d'or, vous ne pouvez en faire part à quiconque sans la réduire ; vous ne pouvez

en user qu'en diminuant votre avoir. Bien que le poids de l'or existant dans le monde aille sans cesse croissant, nous savons qu'il n'y en a pas assez pour satisfaire les désirs de tous. Et si, par hypothèse, on venait à le répartir également entre les hommes cette égalité ne durerait même pas le temps que durent les roses, car tout le monde ne mord pas sur son bien à la même vitesse et tout le monde, non plus, n'a pas les mêmes désirs. Un croyant peut augmenter sa foi sans empiéter sur celle de ses frères ; un imaginaire peut multiplier à son gré ce qu'il imagine sans priver son voisin d'imaginer, lui aussi, tout ce qu'il veut. Mais un riche ne peut s'enrichir qu'en prélevant sur autrui l'accroissement de sa richesse, même si son enrichissement s'effectue le plus honnêtement du monde. A plus forte raison est-ce vrai pour les autres. Ceux sur qui l'on prélève sont obligés de défendre leurs biens menacés, ce qui les conduit à la méfiance et à l'égoïsme.

A cela on objecte, avec raison, que l'homme, n'étant pas un pur esprit, a besoin de biens matériels pour vivre. C'est certain. On peut légitimement posséder ces biens. Et c'est une heureuse chose. Ce qu'il ne faut pas admettre, c'est de se laisser posséder par eux. Nous savons que le fait de bien penser nous permet non seulement d'acquérir les ressources nécessaires mais nous enseigne, en outre, à les utiliser convenablement.

La poursuite des biens matériels, nous le voyons, polarise l'activité de beaucoup de nos contemporains. Comme elle ne saurait suffire à combler toutes leurs aspirations, ils s'efforcent de trouver, dans d'autres domaines, les satisfactions d'ordre plus élevé qui leur font défaut. Quelles sont les tendances qui se manifestent dans cette recherche ? On peut leur découvrir deux points communs : elles se présentent comme une évasion et se tournent avec frénésie vers la nouveauté. En dehors de ces deux points, on y trouve une extrême variété. On ne peut songer à les énumérer : une longue liste serait forcément incomplète. Mais cette multiplicité même fournit tout de suite une première conclusion : Aucune de ces « voies d'évasion », même découverte d'hier, ne répond pleinement aux désirs supra-matériels qui nous tourmentent, sinon tous s'y précipiteraient.

D'où vient cette générale insatisfaction de ce que l'on possède déjà ? Pourquoi cette recherche, à tout prix, d'autre chose ?

Si nous voulons le découvrir, il nous faut prendre de la hauteur.

Notre civilisation reposait, et repose encore heureusement, pour une large part, sur des absolus, simples et peu nombreux. Ce sont, essentiellement, le Vrai, le Bien, le Beau et leurs contraires. Ils ont en commun cette qualité d'être antérieurs, extérieurs, et supérieurs à la volonté de l'homme, donc à l'abri de

ses atteintes. Immuables, ils fournissent aux concepts ainsi qu'aux raisonnements une base commune et constante. Quand on s'y réfère, tout le monde sait très exactement de quoi il s'agit. On peut donc se comprendre facilement.

Mais, en même temps qu'elle facilite un dialogue fructueux, la référence à ces absolus entraîne l'observation de règles strictes qui s'opposent à la fois aux écarts de conduite et au vagabondage de la pensée, tout en laissant libre l'imagination. Ceux qui sont tentés de se soustraire à ces règles, d'échapper à leur contrainte, ont cherché depuis longtemps à substituer à ces critères, gênants pour eux, d'autres bases de référence qui leur permettraient de baptiser vertu leur péché mignon. Ils se sont employés à discréditer les normes anciennes pour échafauder à leur place des systèmes philosophiques capables de leur fournir les justifications qu'ils désirent. Sans autre base qu'une pensée humaine, ces systèmes ont été concurrencés et dépassés par d'autres, de même origine, proposés par de plus exigeants ou de plus ambitieux. De proche en proche, nous en sommes venus à une confusion telle qu'on ne sait où se raccrocher pour se trouver en sûreté. La cadence de renouvellement des bases de pensée que l'on nous offre s'accélère en permanence. Et l'on jette un regard de regret vers la stabilité perdue, à laquelle on voudrait bien revenir.

La renonciation aux absolus fait de chacun de nos esprits la base de tout. Il est bien évident que l'on ne peut faire coïncider cette multitude de conceptions diverses pour obtenir des critères communs, faute desquels il est impossible de s'entendre. Où irait-on en Arithmétique, par exemple, si chacun pouvait donner aux symboles une valeur de son choix ? De la même façon, il est radicalement impossible d'admettre que chacun puisse donner aux concepts une signification de son choix. Il faut donc que le créateur d'un système de pensée impose aux autres sa façon de voir. Il y parvient rarement par persuasion, chacun se piquant de penser aussi juste, ou plus, que quiconque. Ce résultat ne peut être obtenu que par une volonté forte appuyée sur des moyens matériels puissants. Maniés savamment, ces moyens matériels assurent à qui les possède la domination sur les autres esprits. Ce n'est donc pas, dans le cas le plus fréquent, la valeur comparée des conceptions qui s'affrontent qui est déterminante, mais la puissance matérielle dont chacune peut disposer. C'est la quantité prenant le pas sur la qualité.

Quand on renonce aux absolus, la confusion dans laquelle on tombe ne peut donc prendre fin que par l'asservissement de tous les esprits à la volonté de quelques uns ou d'un seul.

Outre cette dépendance, il y a d'autres conséquences fâcheuses,

car la volonté qui domestique les autres ne cesse pas d'être humaine et de conserver ses faiblesses. Tant que la même volonté ne s'impose pas au monde entier, il y a juxtaposition de plusieurs systèmes de pensée qui ne concordent pas, provoquant des incompréhensions qui risquent d'être graves. Comme les volontés humaines varient dans le temps, comme elles aussi s'émoussent, plus encore que les théories, au contact du réel, la juxtaposition dans l'espace se double de fluctuations dans le temps. Il s'ensuit qu'à l'intérieur même de chaque système, les références d'hier sont différentes de celles d'aujourd'hui. Chaque comparaison avec le passé risque d'être une source d'erreur. Quant aux interlocuteurs appartenant à des sociétés différentes, ils se trouvent complètement déroutés.

Le choix d'une base de pensée issue de volontés humaines détruit, en outre, la seule notion valable de l'égalité. Louis XIV s'inclinait devant la vérité au même titre que le porteur de sa chaise ; pour l'un et pour l'autre le Bien et le Mal étaient les mêmes et leur imposaient des attitudes identiques. Leur rang social différait d'une façon évidente (moins, toutefois, qu'on le dit trop souvent) mais leurs êtres se trouvaient fondamentalement égaux. Au contraire, quelle égalité peut-on concevoir entre celui qui fabrique la vérité et son voisin, qui la subit ? Quelle que puisse être leur similitude sociale, vraie ou feinte, leurs êtres sont fondamentalement inégaux d'une manière quasi infinie.

Enfin, le droit que s'arrogent des hommes d'établir eux-mêmes et de modifier à leur gré les critères de base qui commandent toute la vie de leurs semblables ne peut qu'abaisser l'humanité. Notre nature porte en elle des aspirations extra-humaines et supra-humaines. Il est évident que ce que peut proposer un homme, fut-il un surhomme, est insuffisant pour répondre à ces aspirations. Vouloir les limiter ainsi, revient à les amputer de tout ce qui dépasse l'homme.

Constater cela, n'est pas seulement un aimable jeu philosophique. En vertu de l'unité profonde de notre nature, notre action reste forcément tributaire de notre pensée. Celle-ci est elle bornée, nos actes le seront aussi. Et si, faute de bases sûres, notre pensée est instable, cette instabilité se reflète dans la vie de chaque jour. Tout s'en ressent. Nous vivons dans l'éphémère. Rien de ce que nous possédons ne nous satisfait. Nous exigeons toujours du nouveau.

Ce nouveau, le monde moderne nous le donne chaque jour. Mais, comme on ne peut créer chaque jour un chef-d'œuvre, l'abondance indispensable à la satisfaction de désirs sans cesse renouvelés conduit à la médiocrité. Cette médiocrité lasse vite, fait désirer encore plus vivement autre chose, accélère le renou-

vement, contribuant ainsi à l'abaissement du niveau moyen. Enfin, comme on attend toujours la satisfaction de ce qui est nouveau, ce concept de satisfaction s'est progressivement détaché de l'objet lui-même pour se reporter sur la seule idée de nouveauté. Celle-ci, par suite, apparaît souvent comme ayant une valeur en soi, indépendante de l'objet qu'elle accompagne.

Les conséquences de ce que nous venons de voir sautent aux yeux. Entre la qualité, forcément rare et la quantité, fatalement médiocre, c'est cette dernière que nous avons choisie. Nous vivons sous le régime de l'option quantitative. Partout, l'appréciation s'efface devant le chiffre. Nous n'achetons plus le vin d'après son bouquet, mais d'après son degré. Dans le sport, nous préférons le record au style.

C'est pire encore dans le domaine de la production industrielle. Elle est techniquement bonne, mais elle est emportée par l'accélération de la production de masse. Les théoriciens que l'on qualifie de compétents déclarent que cette accélération est fatale. Il faut, chaque année, produire tant pour cent de plus que l'année précédente. Pour quoi que ce soit, en dix, quinze ou vingt ans, on aura doublé la production. Comme la nouveauté nous paraît une qualité en soi, la production est devenue un but en soi. Mais produire ne sert à rien si l'on n'arrive pas à vendre. Or, il est des cas où la consommation croît moins vite que la production. D'où la débauche de publicité à laquelle nous assistons et qui est la dépense la plus inutile que l'on puisse imaginer en fonction du bien général de l'humanité. L'incitation à consommer, l'élévation calculée du pouvoir d'achat, arrivent à ne pas suffire : on atteint un jour la saturation. Faute de pouvoir amener le client à acheter ce dont il n'a pas besoin, on s'oriente vers des fabrications de basse qualité, dont le rythme de renouvellement sera plus rapide. L'on pourra ainsi continuer à produire, non pour satisfaire des besoins, déjà comblés, mais simplement pour dépasser les chiffres de l'année précédente : c'est une pure aberration. Ce stade est pourtant atteint dans plusieurs domaines. Il est évident que, ce faisant, on a cessé de bien penser et que l'on risque les pires conséquences.

C'est une autre façon de vivre dans l'éphémère et, cette fois, de l'éphémère.

Mais, après tout, quel mal y a-t-il à changer de jupe ou de pantalon, de blouson ou de chaussures, dix fois plus vite que nos aïeux ?

Cela présente un double inconvénient : ce tourbillon perpétuel et croissant qu'est devenue la vie actuelle favorise le désordre. Ce faisant, il menace la paix, laquelle est « la tranquillité de l'ordre » suivant la définition de saint Thomas d'Aquin, qu'on n'a

pas dépassée. Voilà l'un des motifs du sentiment confus d'insécurité générale qui donne à notre siècle la nostalgie de la paix. Le second inconvénient, c'est que, pris dans ce tourbillon permanent, la plupart de nos contemporains n'ont plus le temps de réfléchir et de constituer leur propre pensée. Comme ils trouvent du « prêt à porter » dans les magasins, ils trouvent de la pensée toute faite dans les journaux, la radio, la télévision. Ils ont toujours l'illusion de penser par eux-mêmes alors qu'en fait, le plus souvent, ils ne sont que le reflet de quelque autre. Il en résulte que nos pensées, comme nos vêtements, s'alignent sur la mode ou sur une moyenne et cessent de traduire notre personnalité pour se conformer simplement à la pensée de la masse, si l'on ose ainsi parler. La quantité se substitue, ici encore, à la qualité.

Le phénomène d'absorption de la personne par la masse, si puissamment caractéristique de notre époque, menace de nous convertir en robots. Et cela, peut-être même jusque dans le domaine de l'imaginaire.

La personne telle que l'a conçue la civilisation occidentale, il faut bien se garder de l'oublier, n'est point un être abstrait et simplement rationnel : c'est l'homme tout entier, avec ses qualités et ses défauts, ses aptitudes raisonnables et sentimentales, ses craintes et ses enthousiasmes. Ce qui caractérise essentiellement la personne, c'est sa possibilité et sa volonté de se distinguer des autres. Cette originalité lui est facile quand elle se rattache à des absolus indépendants des hommes. Dans ce cas, chacun peut se singulariser sans mettre en danger la commune base de référence. Il en va tout autrement si le point de rattachement est l'œuvre d'une volonté humaine, qui risque toujours d'être supplantée par une autre, et qui le redoute. Toute manifestation d'indépendance prend alors une allure de menace vis-à-vis de la volonté directrice et celle-ci ne peut la tolérer sous peine de disparaître. Toute civilisation basée sur la volonté humaine, si elle veut durer, ne peut être qu'impitoyable aux non-conformistes. En pareil cas, on aboutit fatalement à la disparition des personnes, celles qui ne se fondent pas dans la masse étant éliminées.

Après avoir observé notre civilisation dans la mue qu'elle opère du spirituel au matériel, de l'Être à l'Avoir, il nous faut rechercher quelle place elle fait à l'homme.

Dans une société qui se donne pour but principal de produire toujours davantage, la place de l'homme est tout indiquée : il doit être un producteur, et le plus efficace possible. On dépense des trésors d'ingéniosité, on accumule les études, on multiplie les règlements pour accroître sa productivité. On obtient des montagnes d'objets de toute sorte.

Le problème devient alors de les vendre. Et l'homme doit donc devenir un consommateur, capable d'absorber à ce titre tout ce qu'on lui fait fabriquer au titre de producteur. Petit à petit nous voyons se réduire les autres activités à moins qu'elles ne servent, plus ou moins directement ce cycle élémentaire : consommer toujours davantage afin de produire toujours plus. Ceci, jusqu'au moment où se trouvera bloqué l'ensemble du mécanisme économique.

Quand une société matérialiste atteint un point élevé de perfection, elle se donne un instrument précis, chiffré, bien entendu, pour traduire la valeur de l'homme et déterminer la place qu'il doit occuper. Chez nous, on appelle cet instrument : salaire moyen interprofessionnel garanti ou, plus simplement : S. M. I. G.. On fixe ainsi le premier barreau de l'échelle des valeurs le long de laquelle des indices précis répartissent tout le monde. Tout cela est libellé en monnaie, ce qui permet aux économistes de comparer facilement la valeur du manœuvre, de l'ingénieur et du secrétaire de direction à celle du kilogramme d'aluminium ou du litre d'acide sulfurique : charmant ! De plus, quand s'élève ou s'abaisse le prix de la tasse de café ou du billet de cinéma, chacun monte ou descend, du haut en bas de l'échelle. De sorte que ce n'est pas vous, ni moi, qui déterminez, par rapport à la vôtre, la place hiérarchique du timbre-poste ou du mètre de tissu, mais ce sont bel et bien ces objets qui vous assignent votre propre rang. Nous sommes devant eux comme un ludion que le pouce de l'opérateur fait monter ou descendre.

Pour le moment, je ne loue ni ne blâme : je constate.

On prétend qu'il est nécessaire de tout ramener à une valeur unique. Il est commode, également, de choisir la monnaie pour cette valeur unique. Mais nous ne devons pas nous dissimuler qu'une civilisation est déjà bien avancée sur le chemin de la décadence quand elle en vient à appointer les dévouements et à tarifier les enthousiasmes. Pour une société qui veut vivre, le pire danger est de transformer les sacerdoces en métiers.

Nous pouvons avoir une idée des résultats qu'implique, pour les humains, le mode de vie que déterminent les méthodes actuelles.

Inutile, pour cela, d'ouvrir de gros livres savants : il suffit de lire le journal.

Le 17 août 1964 s'est ouvert, à Berne, le Congrès de la Fédération Mondiale pour la santé mentale. Le 20 août, *Le Progrès de Lyon* donnait des extraits du discours prononcé la veille, devant cette docte assemblée, par M. Alfred Sauvy, dont nous avons déjà parlé. Nous avons précédemment reçu de lui un renfort appréciable ; celui qu'il nous apporte ici est, pourrait-on dire, décisif.

Au début de son propos, l'orateur constate que la société industrielle dans laquelle nous vivons a gâché nos conditions d'existence. Le rythme de vie, le travail et même les loisirs, tout s'en trouve contaminé. Après cette entrée en matière, M. Sauvy dit, textuellement :

Contrairement aux apparences, l'homme travaille aujourd'hui plus longtemps et plus intensément qu'il y a deux siècles, c'est-à-dire avant l'apparition des machines. Il doit s'adapter constamment à de nouvelles conditions d'existence. D'autre part, les loisirs, meublés à la fois, par un appareillage de plus en plus complexe et par des soucis nouveaux, générateurs de tension, sont de moins en moins réparateurs. Toutefois, la montée des besoins, caractéristique de notre temps, est difficile à contenir. *A défaut d'un renversement des valeurs*, c'est nous qui soulignons une sérieuse révision s'impose si l'on veut donner à la notion de « mens sana » une très haute priorité.

L'opinion de ce professeur au Collège de France est d'autant plus à considérer qu'il est, en outre, l'un des experts éminents du Centre National de la Statistique. Il est donc bien placé pour connaître les questions dont il parle. Or, nous voyons qu'il confirme essentiellement trois choses : la tendance à l'instabilité ; l'existence de l'option quantitative ; la nécessité de ne pas poursuivre dans la voie où nous sommes engagés. Mais, timide comme un homme en cours de conversion, encore mal dégagé de son erreur antérieure, mal assuré de la vérité vers laquelle il tend, M. Sauvy n'ose aller jusqu'à ce « renversement des valeurs », dont il sent pourtant le besoin. Sans doute pense-t-il, comme Jean Fourastié, que « la reconversion de l'homme, de la primauté des préoccupations économiques à la primauté des préoccupations de l'esprit n'est pas une mince aventure ». C'est cependant la vraie, la seule solution.

Il nous faut retrouver des bases sûres pour notre civilisation, des bases hors du pouvoir des hommes, quels qu'ils soient, auxquelles tous puissent se référer, devant lesquelles tous soient égaux.

Notre Association Guillaume Budé, que nous savons sereine et mesurée, ne dit-elle pas, dans le tract où elle se présente elle-même, qu'elle est « alarmée par le développement universel d'une mentalité brutale et sanguinaire qui conduira à la ruine de la civilisation » ? Elle se dit aussi « frappée par le culte croissant des successions d'images toutes faites », confirmant notre constatation du défaut de pensée personnelle et de la tendance à l'instabilité. Après avoir constaté que « notre remarquable progrès technique ne s'accompagne d'aucun progrès spirituel et moral » et que « l'homme y est absorbé par les machines », elle se déclare enfin « étonnée par les incertitudes doctrinales qui se mani-

festent dans tous les domaines ». Nous avons découvert l'origine de ces incertitudes dans le défaut de bases assurées pour les esprits qui bâtissent ces doctrines.

Avant de tirer une conclusion de ce que nous venons de voir, il est bon que nous prenions connaissance de deux opinions convergentes, issues de pensées cependant bien éloignées.

Gaston Berger, déjà cité, nous indique quelles sont les conditions nécessaires pour qu'une conversation soit possible entre deux interlocuteurs, qu'ils s'agisse de deux personnes ou de deux pays. Pour cela, « une même valeur doit être attribuée par l'un et par l'autre aux concepts moraux qui régleront leurs rapports mutuels ». Ces concepts doivent donc être à l'abri des entreprises de l'un et de l'autre comme de quiconque. Ce qui les oblige à ne dépendre que des absolus que nous avons évoqués en commençant.

C'est ce que confirme implicitement la seconde opinion, celle de S. S. le pape Paul VI, tirée de l'encyclique *Ecclesiam suam*: « Pour qui aime la Vérité, dit le Pape, le dialogue est toujours possible ; (...) mais le dialogue suppose et exige qu'on se comprenne. »

Appuyés sur les raisonnements que nous avons faits et sur les opinions que nous venons de citer, nous pouvons donc conclure que notre civilisation, actuellement égarée, doit réviser ses tendances et retrouver ses véritables valeurs. Celles-ci doivent avoir en vue l'homme, sa destinée et son bonheur. Elles doivent arracher son temps à l'esclavage des machines et sa personne à l'enlisement de la masse. Il faut remettre à son service une Économie qui renonce enfin à se prendre elle-même pour but. Ainsi nous seront évités des risques supplémentaires d'incertitude et de conflits ; ainsi nous seront restituées ces bases de raisonnement universellement admises, stables dans le temps et dans l'espace, permettant à tous, pour le bien commun de l'humanité, de se parler et de se comprendre.

R. FONTBONNE.